Le Maître Manole et le Monastère d'Argis

Sabina ISPAS

The present study aims at revealing the cultural heritage of the folkloric texts on Meşterul Manole (the Master builder Manole), one of the archetypal figures of the Romanian oral literature. The ballad known as Meşterul Manole *(the Master builder Manole) or* Mănăstirea Argeşului *(the Monastery or Arges) is among the most popular Romanian ballads. Its highest number of variants attested is due to the prestige imposed by the variant published by V. Alecsandri, which was, for a century and a half, one of the representative readingss for what is usually called folklore. As revealed by the text, the human sacrifice made in order to ensure the succesful raising of a great Christian Orthodox church gives the ballad and its variants a profoundly different dimension that is discussed in this contribution*.

Key words: *Romanian folklore*, *ballad*, *human sacrifice*, *Christianity*.

Le thème de l'immolation d'un être humain en vue d'édifier une construction est universel étant connu, en tant que motif, sous le nom du *sacrifice de l'édification.* Dans la culture roumaine ce motif est rencontré dans des narrations en prose ayant la fonction de légendes et dans deux catégories versifiées chantées, l'une rituelle – le noël – et l'autre cérémonielle, la ballade. A la différence des autres spécialistes du domaine, nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'un passage d'une catégorie à l'autre dans le cadre d'un processus de dégradation du texte, mais de l'emploi simultané d'un seul noyau narratif dans trois espèces différentes, comme exigent les circonstances spécifiques au lieu et au moment où celles-ci ont apparues et circulent, en vertu d'un polysémantisme fonctionnel. Ce qui est remarquable c'est le fait que quelle que soit la catégorie dans laquelle il est activé, le noyau narratif a une seule signification. „In the last hundred years rather too much emphasis was given to meaning, from the mythological school down to the psychological" (Röhrich,1984: 168).

On peut affirmer que pour un petit nombre de chansons épiques les chercheurs se sont efforcés de découvrir le prototype, les voies de diffusion, l'ancienneté, utilisant parfois les enregistrements testamentaires, comme ils l'ont fait pour cette légende concernant *le sacrifice de l'édification*. Les variantes roumaines ont été étudiées par des spécialistes de marque: B. P. Hasdeu, V. Bogrea, D. Caracostea, P. Caraman, M. Eliade, N. Iorga. La monographie écrite par I.Taloş est un ouvrage de

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

référence où sont systématisées les informations les plus nombreuses et variées regardant la présence de ce motif dans le folklore universel et où est aussi réalisée la première typologie des variantes roumaines. La ballade est l'une des premières qui fussent traduites en langues européennes à grande circulation au milieu du XIX-e siècle, jouissant, à la fois, d'une grande diffusion dans toutes les provinces roumaines, immédiatement après la publication, à Iaşi, de la variante recueillie par V. Alecsandri (1852). La typologie du noël roumain consigne au type no. 35 « le sacrifice de l'édification », dans un nombre de 12 variantes répandues uniquement dans les zones folkloriques: Arad, Bihor, Bistriţa-Năsăud, Maramureş, Sălaj (Brătulescu). Naturellement, les variantes les plus nombreuses sont celles du texte poétique de la ballade qui, dans la typologie réalisée par Al. I. Amzulescu, est encadrée thématiquement dans la catégorie de celles présentant la cour féodale et porte l'index no. 70 (Amzulescu 1983). Le motif du sacrifice de la construction s'étand sur une aire géographique vaste, qui dépasse le territore roumain, étant exprimé dans la légende ou la ballade chez les Grecs, les Albanais, les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Magyars.

En général, il s'agit d'enfouir un être humain, un animal, des matières végétales (du blé, par exemple), minérales (du sel), la mesure d'un être humain ou l'ombre de celui-ci, aux fondements ou dans le mur d'une construction (Budiş, 1999). On a pu aisément démontrer l'ancienneté de la pratique du sacrifice dans les constructions (pour ôter l'endroit du pouvoir des esprits possessifs) et la diffusion universelle de cette pratique. Cependant notre avis est que, dans la situation de l'analyse de certains textes poétiques, rituels ou cérémoniels, comme sont ceux roumains, on doit dépasser les analyses basées sur le commentaire des données ethnographiques. Celles-ci, à leur tour, sont considérées par les spécialistes à travers le prisme des expériences acquises dans des communautés exotiques, répandues sur la planète entière, ayant des civilisations différentes et une mentalité magique, et disposaant de technologies archaïques. Le sens du sacrifice, les valeurs philosophiques, théologiques, symboliques, allégoriques de cet acte sacrificatoire sont bien nuancées et perçues différemment dans les communautés humaines.

Etudiant les informations offertes par la remarquable monographie comparée réalisée par I. Taloş – *Meşterul Manole. Contribuţie la studiul unei teme de folclor european* -, on peut observer que dans la zone centrale et sud-est européenne, le motif du sacrifice d'un être humain (en le murant aux fondements) est associé notamment aux constructions civiles: une cité, un château, un pont, les plus connus étant le pont sur la rivière Arta – le pont d'Arta en Grèce – et celui de la cité Skutar (Skodra) en Albanie (Taloş, 1973: 107-136). Les variantes roumaines sont celles qui, pour la plupart, dans toutes les trois catégories – légende, noël, ballade - évoque l'immolation de la femme du grand maître aux fondements d'une église ou d'un monastère. Dans la typologie de la ballade bulgare sont mentionnées quelques variantes qui rappellent la construction d'une église aux fondements de laquelle est enterrée l'ombre de la femme du constructeur. Nous pensons que ces variantes sont plus récentes dans le folklore existant sur la rive droite du Danube et elles ne sont

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

pas étrangères de l'influence roumaine, vu le mouvement constant des chanteurs professionnels au nord et au sud du Danube jusqu'il y a une demi-siècle.

La préférence évidente d'associer le sacrifice à l'édification d'une demeure de culte chrétienne orthodoxe, manifestée par les créateurs roumains, confère à ces variantes une caractéristique particulière et introduit une coordonnée à significations profondément différentes de celles liées aux édifices civils. Selon M. Eliade « il s'agissait d'une revalorisation religieuse historiquement récente (le christianisme) d'un symbolisme archaïque ».

Dans son ouvrage sur *L'Histoire de la Dacie Transalpine*, F. Sulzer mentionne le conte d'une mosquée construite sur la colline Mihai Vodă de Bucarest, qui s'est écroulée, et où l'on allait bâtir ultérieurement le Monastère Mihai Vodă. Le conte, atttesté à la fin du XVIII-e siècle, ne mentionne aucune immolation, mais il suggère la manière dont la volonté divine s'est manifestée: l'écroulement de la mosquée a constitué le signe que Dieu a montré au peuple que c'était une église qu'on devait construire là-bàs.

On connaît de diverses sources la légende des *Trei Ierarhi* (Trois Prélats), la somptueuse église de Iassy, fondation du prince régnant Vasile Lupu, légende semblable à celle du Monastère d'Argeş ; aux fondements de cette église, auraient été murés également la femme et l'enfant de l'architecte constructeur qui, tout comme Manole, auraient essayé de s'envoler de la coupole et se seraient affalés dans la rivière se trouvant aux environs (Taloş, 1973: 40-41).

La ballade connue sous le nom de *Le Maître Manole* ou *Le Monastère d'Argiş* est la ballade la plus répandue, ayant les plus nombreuses variantes attestées, peut-être grâce au prestige imposé par la variante publiée par V. Alecsandri qui, tout comme le texte poétique de *Mioriţa,* fut, pendant un siècle et demie, l'une des lectures représentatives pour ce qu'on nomme d'habitude le folklore. Bien que beaucoup de ceux intéressés de la manière dont on pourrait associer un texte poétique orale à l'histoire des parages considèrent que cette ballade doit être liée aux événements dramatiques qui ont eu lieu pendant la construction du monastère de Curtea de Argeş, fondation du prince régnant de la Valachie, Neagoe Basarab, il y a assez d'arguments d'ordre historique et ethnologique qui nous déterminent d'accepter l'opinion de ceux qui affirment qu'il s'agit d'une actualisation d'une chanson plus ancienne, liée à l'édification de l'église Saint Nicolas Princier, sinon à une construction qui l'avait précédée.

Les structures morphologiques des variantes roumaines sont groupées en quelques types: transylvains (de Bihor, Sălaj, Lăpuş, Bistriţa-Năsăud, Mureş, du sud de la Transylvanie), de Banat (Mehadia), d'Olténie-Valachie-Moldavie (Taloş, 1973: 170-265), qui sont les plus développés en tant que structures poétiques et combinaison de motifs, entre ceux-ci se trouvant aussi la variante recueillie par G. Dem. Teodorescu du « ménétrier de Brăila », Petrea Creţul Şolcan, qui compte 824 vers (Teodorescu, 1885: 520-529) .

Comme nous avons déjà spécifié au début de notre étude, nous n'avons pas en vue les type de sacrifices faits pour édifier les constructions civiles, quoique ces

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

sacrifices fussent d'ordre humain, animal, végétal ou d'autre type. Les preuves archéologiques sont nombreuses et bien représentées sur des aires géographiques étendues, dans le cadre des cultures archaïque ou moderne. Nous sommes intéressé uniquement au sens du message qui est transmis par le texte du conte chanté, consigné par écrit, dans toute son ampleur, seulement depuis le milieu du XIX-e siècle et indubitablement lié au complexe culturel féodal, à la cour princière. Il ne peut être analysé uniquement à travers le prisme de l'anecdotique immédiate et d'autant moins il ne peut être lié aux significations des sacrifices humains pratiqués pendant les époques archaïques. D'autre part, personne ne peut soutenir que ces sacrifices se fussent perpétués, comme gestes barbares, païens, dans un monde profondément chrétien comme était le monde roumain du Moyen Age. Un texte dont on suppose seulement que les racines remontent au XII-e – XIV-e siècles ne pourrait être analysé sans passer par cet ancien pont existant depuis 1000 ans, à cette époque-là, 2000 ans, aujourd'hui, que le christianisme a construit, en tant que religion qui révolutionne la conception de la vie et de la mort, de la norme sociale, de la législation, des notions de péché et de rachat etc. On doit tenir compte de ces valeurs, les repères selon lesquels nos ancêtres se guidaient et qui ont probablement créé, enrichi et perpétué, actualisé à chaque occasion favorable, le type-modèle de la ballade. Ces valeurs sont les plus rapprochées, dans le temps, des textes consignés, de la mentalité des créateurs et des colporteurs, et non pas celles qui sont reconstituées en segments disparates, fragments provenus de zones et de temps qui ne sont aucunement liés entre eux. L'ignoration des processus d'évolution des mentalités et de révolution de la pensée dans le temps historique, pour les peuples européens, ne peut apporter un gain réel pour comprendre leurs cultures. Aucune culture de l'Europe ne s'est ancrée dans la période archaïque, refusant le progrès et le sens du mouvement ascendent de la civilisation. La découverte périodique des informations relatives au passé appartient aux activités méticuleuses des savants – philologues, archéologues, épigraphistes - qui offrent au monde les résultats de leurs investigations. La compétence et l'habileté avec lesquelles ces connaissances sont assimilées et exploitées sont à la charge d'autres catégories d'intellectuels. Ceux-ci ne respectent pas toujours la chronologie des attestations et le spécifique des disciplines d'où ils prennent les données. Et la conception de certains intellectuels selon laquelle dans la culture orale des Européens et, implicitement, des Roumains, sont déposés, insensément et sans aucune liaison, des fragments de la pensée créatrice de l'homme, depuis le paléolithique jusqu'à présent, sans une nouvelle sémantique de ceux-ci, une restructuration et une actualisation, dans le but de les rendre utiles et de les adapter aux caractéristiques de chaque étape historique, nous semble difficile à argumenter. L'antiquité et ses mythes ont été plusieurs fois redécouverts et réactualisés en Europe et sur d'autres continents. Cela ne signifie pas que cette civilisation exemplaire s'est conservée, comme telle, dans les cultures orales. Si l'archétype – forme, style ou modèle caractéristique (en grec, typos signifie « marque ») de la pensée humaine – n'avait pas modifié et enrichi sa matière pour exprimer les valeurs et les sens le long de l'histoire de

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

l'humanité, cela aurait signifié que l'homme était resté emprisonné dans les vérités de la révélation primaire. La société postindustrielle, avec toutes ses inventions, prouve le contraire. Les analystes doivent toujours tenir compte des processus de changement du moyen de communication le plus complexe et spécifiquement humain, le language articulé ; l'étude sommaire de la langue dans laquelle sont conservées et transmises les informations aujourd'hui, en 1900, 1800 ou 1700, prouve les grands changement y produits, les évolutions des sens, la « vie » de la langue, qui reflète la « vie » de la société et qui montre combien alertes sont les mouvements dans la pensée et la connaissance des hommes, mais aussi combien stable, unificatrice et égalisatrice est la communication dans le cadre d'une communauté qui appartient à une confession, à une religion etc. Le langage est ici non seulement cohérent, mais il a aussi des valeurs symboliques et allégoriques universelles.

Pour fixer la position détenue par le motif du sacrifice de l'édification dans la culture orale traditionnelle roumaine, nous faisons de nouveau référence à l'information contenue dans la synthèse réalisée par I. Taloş, où l'on peut lire: « murer les gens c'est une forme du sacrifice humain en général » [……] ; murer les genss suppose deux compartiments: « murer quelqu'un comme punition » [……] et le « sacrifice de l'édification » . « On sait bien que l'immolation des gens avait, dans les temps anciens, de nombreuses fonctions. On la commettait pour éviter les inondations, pour attirer le vent favorable aux voyages sur la mer ou pour gagner des guerres ; grâce à elle on espérait obtenir de riches récoltes, éloigner les épidémies, découvrir des trésors ou bien on faisait sonner une cloches muette ..» etc (Taloş, 1973: 111). Toutes ces circonstances où l'on prattique l'immolation d'un être humain ne sont pas attestées dans la tradition roumaine. Lorsqu'on mure une offrande ou un symbole du sacrifice humain par l'immolation de l'ombre et, plus récemment, d'une photographie, pour cimenter les murs d'une maison ou des dépendances, c'est plutôt le résultat d'un complexe de phénomènes d'acculturation et de renaissance des traditions du fonds passsif autochtone, qui n'est pas étranger du modèle exemplaire qu'a offert, le long des siècles, la ballade dédiée à l'édification du Monastère d'Argeş.

Il y a des légendes qui racontent qu'on a muré des êtres vivants pour construire certains monastères ou églises en Allemagne (Alynth, Neuendorf, Celle, Ganderkesse, Sandel), en Lettonie (Lestenei, Smilten, Skrunda), en Estonie (S. Martens, Sissegal), en Suède (Marstrand), en France (la cathédrale de Strasbourg), en Russie (Kazan), en Hollande, en Bohême etc. Considérant le sacrifice humain pour la construction d'une demeure de culte comme une partie intégrante du sacrifice de l'édification, I. Taloş constate: « les légendes sur le sacrifice de l'édification semblent être inégalement répandues dans les différentes régions folkloriques ; si nous ne savons presque rien sur la présence de ce thème dans le folklore ibérique, norvégien, polonais et italien, en rêvanche on peut soutenir qu'il n'est pas connu en Finlande et en Hongrie ; le nombre des légendes de cette sorte est relativement réduit chez les Autrichiens, les Français, les Belges, les

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

Hollandais, les Danois, et il aumente d'une manière surprenante chez les Anglais, les Suédois, les Allemands, les Roumains, les Serbo-Croates ; ensuite, ces légendes sont presque inexistentes chez les Tchèques et les Slovaques, leur nombre augmente de nouveau chez les peuples balto-slaves, chez les Russes, les Géorgiens et les Arméniens ; enfin, il ne manque pas d'attestations – parfois assez nombreuses – en Chine, en Inde, au Cambodge, en Thaïlande, au Japon et même dans quelques régions africaines » (Taloş, 1973: 111-136).

Dans ce contexte universel, la présence d'une *histoire chantée* sur la construction d'une église (d'un monastère) dans le folklore roumain est un événement d'exception. Le texte poétique chanté est une interprétation supérieure de l'information. Par rapport au texte en prose, le vers est, le plus souvent, dépendant ou déterminé par un rituel pour ne plus parler de la *fonction exemplaire* qu'il doit accomplir. Du point de vue fonctionnel, deux de ces trois catégories dans lesquelles se matérialisent le motif du sacrifice dans les constructions chez les Roumains, le noël et la ballade, dépassent la simple valeur informative, devenant des présences culturelles dans le temps sacré (le noël) ou cérémonial (la ballade). Pour se manifester de cette manière, les complexes folkloriques (texte, mélodie, contexte etc.) deviennent porteurs de certains messages beaucoup plus profonds, qui tiennent de la pensée théologique de la communauté. C'est pourquoi nous essaierons d'offrir, par la suite, une interprétation du message de la ballade (et non pas du noël, qui constituera la substance d'une autre analyse, dans le cadre des noëls funéraires) par la perspective du christianisme au nom duquel on a bâti les deux (trois) églises d'Argeş.

Au début de l'Indiction, le nouvel an religieux orthodoxe, à savoir le 1-er septembre, on commémore le saint Siméon Stâlpnicul (martyrisé au pilier) et sa mère, Marthe. Ce n'est pas par hasard qu'on a choisi ce moment, quand la spirale du temps s'élève vers un nouveau cercle de la connaissance et la Parousie s'approche. Le pilier où Siméon est martyrisé préfigure la croix, l'arbre de la vie qui unit le ciel avec la terre et qui offre à l'homme mortel l'espoir de retrouver le Paradis perdu. Ni la présence féminine (la mère du saint) n'est pas accidentelle, celle-ci ayant la tâche d'attirer l'attention sur le rôle de la femme dans le processus de la rédemption. Le lendemain, 2 septembre, c'est le jour du saint Mamant, martyr dont les miracles et la vie exemplaire sont associés à la signification profondément théologique de la construction de la demeure de culte chrétienne, de l'église. La hagiographie de Siméon Metafrast (le X-e siècle) relate l'une des merveille qui se sont passées au tombeau du saint, quand l'empereur Julien l'Apostat a voulu construire une église au-dessus de cet endroit « non pas animé par l'esprit orthodoxe, mais par la gloire illusoire et par hypocrisie […..] ; ce qu'on bâtissait pendant la journée s'écroulait dans la nuit [……]. Une telle merveille s'est passée au-dessus du tombeau du saint parce que celui-ci n'a pas voulu que que l'église fût construite par cet empereur apostat, qui certainement altérera la juste foi » (*Vieţile sfinţilor*). Selon la tradition chrétienne, l'église, la demeure où l'on célébrait le mystère eucharistique, se construisait sur l'emplacement où étaient enterrés les

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

ossements des martyrs pour la foi ; aujourd'hui même, la sainte table de l'autel contient dans son corps des fragments de reliques.

On retient de la hagiographie que l'initiateur de la construction était animé par orgueil et non pas par dévotion, qu'il allait devenir, bientôt, un « démolisseur » de la foi ; la mobilité permanente de la construction, son effondrement, contiennent le message transmis par le saint aux gens sur la persécution en train de se déclencher. Toute l'action est centrée sur l'idée de péché et de paganisme, associés à la personnalité de Julien l'Apostat qui veut édifier l'église hors la juste foi. On ne peut faire aucune association avec l'ancienne croyance relative au besoin de racheter de l'esprit de l'endroit l'espace qui sera réorganisé par le maçonnage, ou celle relative à « l'animation » de la construction par l'immolation humaine.

Dans la culture roumaine, les textes des hagiographes ont beaucoup circulé le long des siècles, ayant audience dans tous les milieux sociaux. Créés souvent par des écrivains anonymes, à partir du III-e siècle après Jésus-Christ, ils sont attestés avant et après le XIV-e, lus sous la forme de certaines copies des manuscrits, inserés ensuite dans des écrits et éditions populaires. Pour beaucoup de fidèles, ils constituent même aujourd'hui des lectures préférées. L'information fournie par les hagiographes est complétée par celle des *Ménologes*, livres de culte qui se trouvent dans toutes les églises, d'où les fidèles apprennent les histoires sacrées des événements et les vies des saints comémorés ou fêtés tous les jours du calendrier chrétien. Dans le monde othodoxe sont atttestées aussi de belles icônes-ménologes, d'où les fidèles apprennent, par l'intermédiaire de l'image, les événements de référence de l'histoire de la rédemption. Les recueils de légendes sur la vie des saints, les *Prologues*, les *Sermons* forment toute une littératures ayant un rôle moralisateur, familière à tous les fidèles qui savent ou ne savent pas lire et écrire.

L'histoire des miracles du martyr Mamant contient l'un des motifs clefs de notre noyau narratif: une église qu'on ne peut pas construire parce que ses murs s'écroulent sans cesse par la volonté divine: « Dieu ne le veut pas ». Il est possible que ce texte, tout comme d'autres textes des *Ménologes*, des *Prologues* ou des recueils sur la vie des saints, fût utilisé dans les homélies prononcées dans l'église pour démasquer les péchés cachés de la vanité et de l'hypocrisie.

Pour la brève analyse du texte poétique de la ballade, nous avons choisi la variante de Petrea Creţul Şolocan, recueillie par G. Dem Teodorescu en 1883, publiée dans le volume édité à Bucarest en 1885, que nous avons mentionné antérieurement. Pour cette analyse, il faut souligner ce que l'église représente et qui la construit ; les caractéristiques de l'endroit choisi pour la construction ; la personnalité du constructeur (Manole) et de celui qui initie la construction (Negru Vodă) ; la qualité et le rôle de la femme ; la consécration de la demeure de culte.

Nous pensons que le premier commentaire doit se référer à la signification de l'église, à la valeur que l'acte de la construction d'un tel édifice puisse avoir.

Le Bienheureux Augustin dit que « ce que représente l'âme pour le corps de l'homme, c'est ce que représente le Saint-Esprit pour le corps de Christ qui est l'Eglise ». Pour la foi chrétienne orthodoxe, « la pierre du sommet de l'angle de

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

l'église » c'est Jésus-Christ. Dans les textes et les commentaires canoniques, l'église est nommée « la maison de Dieu, la cité de Dieu ». Dans la littérature théologique, l'église est considérée comme le mystère caché par Dieu dans l'éternité et découvert avec l'incarnation de Son Fils dans la personne de Jésus. Fondée par Dieu - Jésus-Christ, l'église est une « institution divino-humaine, qui travaille dans le monde par des moyens spirituels: les Ecritures, la Sainte Tradition, le culte liturgique et la grâce divine. Elles prolonge dans l'histoire, jusqu'à la fin des siècles, l'événement de l'incarnation de Dieu et de l'union hypostatique des deux esprits dans Sa Personne, en assumant la nature humaine même dans Son hypostase divine » (Mircea, 1984: 57). C'est pourquoi le prince légendaire, Negru-Vodă, accompagné de l'équipe de constructeurs, cherche « Un emplacement pour le monastère/ Pour rester un prince d'heureuse mémoire ». Le prince même est, après le rituel du couronnement et de l'onction avec les saintes huiles, le représentant de Dieu dans le monde, consacré par cette cérémonie, qui agira d'une manière visible et terrestre dans le sens de la volonté et le pouvoir divin, le règne constituant un exercice du pouvoir en action.

L'église est formée de la totalité de ceux baptisés, qui croient à Dieu. Les fondements spirituels de l'église sont porteurs de valeurs et de significations théologiques, philosophiques - d'ailleurs tout comme le texte poétique de notre chanson - dans le système de communication de la communauté chrétienne qui connaît la valeur et le sens de chaque élément de cette sorte. La demeure de culte, dans sa matérialité, offre le support physique qui est le porteur de significations. La première église, demeure de culte, a été la maison de Marie, la mère de Jean-Marcu, où a eu lieu la « Cène » (Mircea, 1984; Branişte, 1993: 280-409).

La présence féminine, invoquée toujours en relation avec le sacrifice dans notre ballade, est la porteuse de certaines connotations spéciales; par elle on fait la liaison entre l'acte de la restructuration, par construction, de l'espace devenu sauvage, représenté par ce « mur délaissé/et non achevé », et celui de son investissement avec sacralité, par l'édification de l'église et non pas d'un bâtiment laïque. La femme est le médiateur, tout comme Marie, la mère de Jésus, à l'égard de l'église; elle est nommée même la « mère de l'église ». En posant la pierre de fondation, à l'endroit où est murée dans le mur la femme du maître, on commence, au fond, l'édification de l'église, le mouvement chaotique cesse, la construction acquiert de la stabilité. Maintenant il est possible de rassembler les membres de l'église dans ce « corps » qui réunit tous les fidèles. En ce qui concerne sa structure, l'église est comparée au corps humain formé de plusieurs « membres », étant nommée « le corps de Christ». En Christ, il n'y a pas de différences entre ces « membres », ni entre races, classes sociales ou sexes (Manolache, 1994: 79).

La présence de l'église sacrifiée du maître aux fondements de la construction nous détermine à citer quelques remarques sur le rôle de la femme dans la rédemption, en rappelant le fait qu'après l'établissement du Saint-Esprit, la nature de Marie devient « un état supérieur nouveau, une nature divine, nature humaine dans laquelle le péché est mort…La nature humaine que Christ a prise de Marie est

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

une nature dans laquelle la masculinité a été substituée par le Saint Esprit […..] sa nature humaine provenant de toute autre chose que la masculinité. Il n'a pas de père terrestre[……]. Le seul parent terrestre de Jésus est la Femme, la Sainte Vierge, qui lui offre la seule tissu humaine de laquelle Dieu prend son sang afin de s'incarner, *le corps* qu'il *crucifiera,*qu'il *ressuscitera* et ensuite *élèvera* au ciel, le corps qu'on nous *offre sur les autels* de Son Eglise. Seul par la femme « la matrice humaine est capable d'être dans la plus étroite union avec Dieu. […..] La femme chrétienne n'est plus la « fille d'Eve », mais la fille de Marie » […..]. Marie est « celle par laquelle le Logos reconstitue l'adhérence de l'être humain au divin […..]. L'incarnation par l'intermédiaire de Marie est le reflet et l'accomplissement suprême de l'ontologie de l'amour entre Dieu et l'homme » (Manolache, 1994: 98-101).

La plupart des analyses des significations du texte partent du drame de la femme sacrifiée, mentie, affirment quelques-uns, en s'occupant presque d'une manière collatérale du héros qui a donné le nom à la ballade, Manole (Miclăuş, Manea etc.). Il serait intéressant de chercher, tant que les sources écrites le permettent, le statut des constructeurs d'églises dont le héros de la ballade faisait partie – ingénieurs, architectes – qui détenaient aussi les secrets des techniques de la construction des grandes cathédrales, des initiés, comme on pourrait les nommer dans le langage ethnologique moderne. En consultant les documents roumains médiévaux, information assez limitée d'ailleurs, nous avons constaté qu'on n'a gardé dans la mémoire collective que très rarement le nom des constructeurs, plus fréquemment le nom des peintres et toujours le nom des fondateurs. Ce sont eux qui, d'habitude, choisissent ou font don de l'endroit où l'église sera construite et toujours eux lui offre la dot. Cependant le texte de notre ballade, sans ignorer la personnalité du prince fondateur, place au centre de l'action le technicien qui construit. L'autorité et le pouvoir de décision que détient le grand maître sont clairement mis en évidence dans le texte poétique ; c'est lui et non pas le prince qui décide où sera édifiée l'église: « Mon prince, Negru-Vodă,/Ici je choisis/Un emplacement/Pour un monastère ». C'est Manole qui reconnaît l'endroit indiqué par un porcher: « Oui, prince, j'ai vu/Par où j'ai passé/Un mur délaissé/Et non achevé » (Teodorescu, 1885: 520). La présence de ce personnage secondaire, apparemment insignifiant, nécessiterait une discussion spéciale. Nous nous limittons seulement à attirer l'attention sur la liaison existant entre la qualité de l'endroit d'être devenu sauvage et dévasté et la présence du troupeau de cochons, animaux de sacrifice dans le rituel de Noël ; dans le Nouveau Testament on raconte l'épisode de la guérison d'une personne possédée par les démons: ceux-ci sont envoyés par Jésus dans le troueau de cochons qui se jette dans la mer, sauvant ainsi l'âme malheureuse de cet homme, mais sacrifiant, cette fois également, cet animal « singulier » comme l'a dénommé la chercheuse française Claudia Vassa Fabre, qui lui a dédié un livre (*La bête singulière*, Paris, 1994). Si nous faisons la liaison entre le texte de la ballade et la hagiographie du saint Mamant, nous pouvons affirmer que ce que le prince et les maîtres maçons cherchaient c'était un endroit

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

où la foi avait été perdue et l'espace était dépouvu de sacralité et de sa fonction religieuse; ceux qui l'ont redécouvert ont assumé la tâche de le ramener à la forme agréée par Dieu, de le restructurer, de rebâtir l'église, de refaire l'unité que nous avons déjà mentionnée.

Manole est le constructeur qui se sacrifie, tout comme Jésus, pour l'édification. Les autres travailleront sous sa direction. C'est pourquoi il est le plus propre du point de vue spirituel; c'est lui qui reçoit le message secret de la divinité et c'est toujours lui qui déchiffre la signification de ce message. En réalité, il ne s'agit pas uniquement du sacrifice de la femme du maître; le maître même est sacrifié juste au moment où la femme arrive à l'endroit où l'on bâtit le mur. D'après la loi chrétienne, lui et sa femme formaient un seul corps. Acceptant le sacrifice de sa femme, il accepte son propre sacrifice. Grand maître, sacerdoce en fait, il détient le mystère par lequel l'endroit désorganisé, plein de péchés, déritualisé peut acquérir de nouveau les qualités sacrées. Pareil à Jésus, Manole a la qualité de prêtre, celui qui sacrifie et qui est sacrifié pour remettre les péchés des autres: ceux qui ont fait que cet endroit soit dévasté, ceux qui se sont parjurés et ont trahi, ceux qui se sont avérés être plus près de la matière que de la spiritualité. Il est, en fait, « le chef » de tous. Il a ses doutes et ses moments de faiblesse, comme tout homme, quand il prie Dieu que sa femme soit empêchée, par un miracle, d'arriver au lieu de l'immolation, tout comme Jésus a prié Dieu d'éloigner, s'il était possible, l'épreuve douloureuse de la mort. Les variantes roumaines de la ballade présentent Manole crucifié là-haut, au clocher de l'église qu'il avait édifiée au prix de son propre sacrifice: « Il cloue ensuite/Le bardeau à six arêtes./Les clous sont en fer,/Les clous sont en acier/Et là où il plante les clous/Le sang jaillit./Il ne s'en soucie pas,/Car c'est la volonté de Dieu./Cloué ainsi, il s'envole/En battant les ailes […….] Tout à coup il tombe/Dans la vallée de la rivière d'Argeş,/Dans cette belle contrée,/Près du monastère ;/Là où il tombe/Il se change en croix/Pour que les passants se souviennent de lui » (Teodorescu, 1885: 529). Manole est un crucifié et, implicitement, un sacrifié. L'image de la croix en laquelle il s'est métamophosé le rapproche davantage de Jésus pour qui l'outil de torture est devenu l'autel de sacrifice en vue d'expier les fautes des mortels. Mouillée de son sang, la croix acquiert une grande sainteté. Dès qu'il est crucifié, la croix et Lui deviennent un tout. De la même manière, Manole devient un tout avec la croix de sa métamorphose. La croix devient le moyen de rachat et de réconciliation de l'homme avec Dieu. Le ciel et la terre font la paix. D'ailleurs son nom, Manole, vient du nom Emanuel, qui signifie « Dieu est avec nous ». L'image de Manole crucifié, ensanglanté et ensuite pétrifié a la valeur d'un acte de consécration de la construction en tant que demeure de culte et de l'endroit marqué de la croix qui doit le sacrer.

Le voïvode fondateur est, aux côtés des « compagnons et des maçons », le plus « humain » des personnages de la ballade. Bien que la qualité de prince l'autorise à être « l'oint du Seigneur » et supérieur à tous les gens, il occupe une position inférieure à l'égard de Manole sur l'axe qui unit l'homme avec Dieu. Maître

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

terrestre et autorité administrative, il a « droit de vie et de mort » sur ses sujets, droit qu'il exerce avec orgueil et faiblesse humaine. Pareil à l'empereur Julien l'Apostat, il semble édifier l'église par « vanité » personnelle; il veut que la construction soit unique: « Un beau monastère/Sans pareil au monde ». Negru Vodă semble avoir oublié ce que c'est réellement l'église, une demeure dédiée à Dieu et unissant tous les fidèles dans un seul corps. Mais puisque Manole s'est sacrifié avec tous les constructeurs (tels les apôtres et toujours comme eux prouvant certaines faiblesses humaines), et non pas avec les familles de ceux-ci, le péché de la vanité que le voïvode commet ne porte encore des préjudices à la solidité de la demeure de culte, et l'église ne s'écroule plus. Il est intéressant de retrouver la leçon sur le danger de la vanité dans l'ouvrage que C. Noica a nommé « le premier grand livre de la culture roumaine », *Invăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* (Les conseils de Neagoe Basarab à son fils Teodosie). Ensuite, l'auteur des *Conseils* consacre un chapitre spécial « au grand empereur Constantin, où il mentionne avec respect et admiration ses grands actes: l'édification des demeures de cultes et la vénération du bois de la croix et des gros clous avec lesquels Jésus avait été cloué.

Negru Vodă n'a pas pu se détacher de sa qualité de dirigeant de « ce monde » et n'a pas compris que l'église n'est pas construite pour sa gloire mais pour Dieu et les gens. Quand Manole affirme qu'en édifiant ce beau monastère il a appris beaucoup de choses qui lui seront utiles pour construire « D'autres monastères,/Plus grands et plus beaux », il ne fait qu'offrir sa maîtrise, comme un présent, au maître suprême, au créateur.

En essayant de déchiffrer les méandres de ce type d'analyse, j'ai commencé à me demander si cette ballade n'a pas été, au début, liée à un possible conflit interconfessionnel, consommé jadis dans la zone d'Argeş, ou à une dispute théologique de la catégorie de celles qui avaient troublé la paix des fidèles pendant le Moyen Age. Nous sommes convaincus qu'avec un petit effort on pourrait même trouver des sources documentaires sur lesquelles nous pourrions appuyer notre démonstration. Un point de départ serait la présence des chevaliers johannites pas loin de cet endroit, ainsi que l'existence de quelques ruines; les ethnologues ont moins réfléchi au rôle joué par ces établissements.

Dans ce texte poétique, la femme, dans l'hypostase plénière d'épouse et mère, nous fait mettre sur le tapis, brièvement, l'un des thèmes sensibles du point de vue théologique, avec des implications tout à fait spéciales dans la problématique de la société contemporaine: quel est le rôle de la femme dans le processus de la rédemption, le rôle de la femme dans la famille et la société.

La femme de Manole, partie de son « corps » spirituel, est copartageante dans le rachat, elle a un rôle fondamental dans la rémission des péchés parce que c'est elle qui est murée aux fondements, étant une préfiguration de Marie qui avait accepté de donner naissance à Dieu et qui avait été présente à la Pentecôte, aux côtés des apôtres, pour fonder l'église. D'ailleurs, on peut observer que l'endroit auquel est liée l'histoire chantée que nous commentons, Curtea de Argeş, détient une

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

concentration remarquable de fonctions à implications liées au sacré, le long de toute l'histoire de la Valachie, et c'est toujours à cet endroit qu'on relie quelques présences féminines d'exception pour les chrétiens orthodoxes: Marie, la Sainte Vierge, à l'assomption de laquelle est liée la fête patronale du monastère fondé par Neagoe Basarab, siège épiscopal entre 1793 – 1949 et après 1990 ; la sainte Filofteia dont les reliques semblent être apportées depuis longtemps dans la localité devenue lieu de pèlerinage pour des centaines de miliers de fidèles; l'épouse de Neagoe Basarab, la princesse régnante Despina Miliţa qui, dit la tradition, aurait vendu ses bijoux pour terminer la construction de l'église et, enfin, l'histoire de la femme de Manole, qui s'est sacrifiée pour consolider l'église, présence qui est restée continuellement parmi les gens par la fontaine (ou la source) en laquelle elle s'est métamorphosée. L'espace ne permet pas de présenter d'autres symboles et emblèmes identifiés dans le texte poétique, mais nous faisons quand même un rapprochement entre cette source d'eau et la Source de la Guérison qui, dans l'iconographie, apparaît comme une eau jaillissant par les quatre orifices du vaisseau d'où se lève l'image de Marie porteuse de Dieu.

Nous avons affirmé que Manole se sacrifie soi-même par l'épouse et par son propre corps ; il se sacrifie aussi par son fils. L'enfant orphelin du maître est lui aussi un sacrifié. Manole confie son nouveau-né aux forces atmosphériques: « Si les fées le voient,/Elles se pencheront/ Et toutes lui donneront à téter ;/ S'il neige,/ La neige tombant l'oindra ;/ S'il pleut,/ La pluie le baignera ;/ Si le vent souffle,/ Il le bercera/ Et le doux bercement/ L'accompagnera jusqu'à ce qu'il grandisse » (Teodorescu). Ce texte, fréquemment cité dans les analyses, nous présente une mort symbolique: l'intégration du nouveau-né dans la création, son adoption par les énergies atmosphériques représentent le sacrifice à l'échelle cosmique et une autre hypostase de la consécration de la demeure de culte. C'est le dernier sacrifice que fait Manole pour donner de la stabilité à l'église édifiée pour Dieu et les hommes.

Certes, cette analyse est réalisée dans une perspective moins familère aux ethnologues et nous sommes sûrs qu'elle sera considérée avec circonspection. Nous ne voulons pas opposer notre vision aux autres analyses, que nous inclurions, avec tout leur chargement de significations, dans une construction à plusieurs facettes et possibilités d'approche. Mais nous sommes convaincus que cette chanson ne se réfère pas, en premier lieu, au sacrifice pour l'édification ou pour la création d'une œuvre d'art ; elle est tout d'abord l'une des plus belles chansons qui raconte sur l'édification de l'église de Christ.

Bibliographie

Amzulescu, Al. I., 1983, *Balada familială.* Tipologie şi corpus de texte poetice, Bucureşti, (Colecţia Naţională de Folclor)

Branişte, preot prof. dr. Ene, 1993, *Liturgica generală* cu noţiuni de artă bisericească, arhitectură şi pictură creştină, Bucureşti

Brătulescu, Monica, 1981, *Colinda românească*, Bucureşti

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)

Brill, Tony, 2005-2006, *Tipologia legendei populare româneşti*. 1. *Legenda etiologică*. Prefaţă de Sabina Ispas. Ediţie îngrijită şi studiu introductiv de I. Oprişan, Bucureşti, 2005; 2. *Legenda mitologică. Legenda religioasă. Legenda istorică*, Bucureşti, 2006

Budiş, Monica, 1999, *Microcosmosul gospodăresc*. Practici magice şi religioase de apărare, Bucureşti

Eliade, Mircea, 1943, *Comentarii la legenda Meşterului Manole*, Bucureşti

Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie, ediţie facsimilată după unicul manuscris păstrat; transcriere; traducere în limba română şi studiu introductiv de prof. dr. G. Mihăilă, membru corespondent al Academiei Române; prefaţă de Dan Zamfirescu, Bucureşti

Manolache, Anca, 1994, *Problematica feminină în Biserica lui Hristos*. *Un capitol de antropologie creştină*, Timişoara

Mircea, pr. dr. Ioan, 1984, *Dicţionar al Noului Testament*. A-Z, Bucureşti

Röhrich, Lutz, 1985, *The quest of meaning in folk narrative research. What does meaning mean and what is the meaning of mean*?, în Papers IV. The 8th Congres of ISFNR, Bergen

Taloş, Ion, 1973, *Meşterul Manole*. *Contribuţie la studiul unei teme de folclor european*, Bucureşti

Teodorescu, G. Dem., 1885, *Poesii populare române*. Culegere de..., Bucuresci

BDD-A205 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-09-15 01:08:53 UTC)